

**LEIF GW
PERSSON**

L'ENQUÊTEUR AGONISANT



RIVAGES/NOIR

Lars Martin Johansson est une légende vivante. Rusé et perspicace, il est connu dans la police criminelle comme «l'homme qui voyait dans les coins». Aujourd'hui, il est à la retraite et ses années de service sont derrière lui. C'est du moins ce qu'il pense. Après avoir subi une attaque cérébrale, Johansson se retrouve à l'hôpital. La seule chose qui peut le sauver du désespoir est la mention par son médecin d'une affaire de meurtre non résolue. La victime : une fillette de neuf ans. Avec l'aide de son assistante, d'une détective amateur et d'un orphelin qui a un intérêt personnel dans l'histoire, il se lance dans une enquête informelle depuis son lit de convalescence.

« Le roi du roman policier suédois. Un point c'est tout. »
Kvällsposten

Leif GW Persson est un romancier et criminologue suédois, trois fois lauréat du prestigieux Grand Prix de littérature policière de l'Académie suédoise. *L'enquêteur agonisant* a été récompensé par de nombreux prix internationaux, dont le Glass Key Award, décerné au meilleur roman policier dans les pays nordiques. Héritier de Sjöwall et Wahlöö, Persson se distingue par un propos politique et un humour dévastateur.

Du même auteur
chez le même éditeur

La Fête du cochon

Les Profiteurs

Les Piliers de la société

Entre le désir de l'été et le froid de l'hiver

Autre temps, autre vie

Comme dans un rêve

Linda

Celui qui terrasse le dragon

La Véritable Histoire du nez de Pinocchio

LEIF GW PERSSON

**L'ENQUÊTEUR
AGONISANT**

Traduit du suédois
par Esther Sermage

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Titre original :
Den döende detektiven

Couverture : © Ingrid Michel/Plainpicture

© Leif GW Persson, 2010
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6041-3

I

Œil pour œil...

Exode, 21:24

1

Lundi 5 juillet 2010, soir

C'est au 66 de la Karlbergsväg à Stockholm que se trouve Günters, le meilleur kiosque à saucisses de Suède, entouré de solides immeubles en brique de plusieurs étages construits au début du siècle dernier. Maçonnerie soignée, briques minutieusement empilées, l'une après l'autre, façades revêtues d'enduit à la chaux, *bow windows* et croisillons à l'ancienne, vastes pelouses devant les bâtiments et, en cette saison, trottoirs bordés d'arbres verdoyants. À l'intérieur des bâtiments, entrées et cages d'escalier garnies de marbre, de frises, de moulures et même, ici et là, de soubassements menuisés. Portes et plinthes en chêne. Le quartier produit une impression bourgeoise et douillette.

Günters est très bien situé dans la plus belle capitale du monde, à quelques centaines de mètres du château de Karlberg et de l'hôpital universitaire Karolinska, entre les deux principales artères qui relient la ville à sa banlieue nord et au reste du pays.

Ce jour-là, Lars Martin Johansson, anciennement chef de la Direction nationale de la police judiciaire, aurait dû se trouver dans sa maison de campagne du Roslagen, mais le matin, il avait été obligé d'aller en ville. Il avait rendez-vous à la banque pour conclure la vente d'un terrain forestier qu'il possédait avec son frère aîné.

D'autres commissions d'ordre privé étaient venues s'y ajouter. Autant en profiter, tant qu'il y était. Mais la liste de tâches à accomplir s'allongeait à vue d'œil. Lorsqu'il put enfin envisager de rentrer retrouver sa femme et leur retraite estivale de Rådmanö, il était bientôt huit heures du soir, et Johansson avait une faim de loup.

Une centaine de mètres avant le Roslagstull et la route du nord, il dut céder. Une heure au volant avec un ventre qui criait famine ? Jamais de la vie. Il décida donc de faire un petit détour par le meilleur kiosque à saucisses de Suède et d'y avaler une *bratwurst* yougoslave bien épicée accompagnée de cornichons d'Åland, de choucroute et de moutarde de Dijon. Ou peut-être une *zigeunerwurst* au parfum de poivre du moulin, de paprika et d'oignon ? S'il ne décidait pas plutôt d'affirmer ses origines norrlandaises en savourant une saucisse d'élan légèrement fumée, accompagnée de la fameuse purée de pommes de terre « amandes » de Günter, écrasée à la main.

Tout occupé par ces agréables pensées, il se gara à quelques mètres du kiosque, juste derrière un panier à salade de la police de Stockholm, qu'il imita en se mettant à cheval sur le trottoir. Il était à la retraite depuis trois ans et, certes, ce type de stationnement n'était pas complètement légal, mais tout de même pratique, puisqu'il laissait également la voie libre aux autres véhicules qui circulaient dans l'avenue. Certaines habitudes contractées durant ses cinquante ans dans la police restaient irrémédiablement gravées dans son comportement.

Par cette soirée chaude de juillet, après une journée ensoleillée, le temps était loin d'être idéal pour manger de la saucisse. Voilà sans doute pourquoi la file d'attente n'était constituée que de quatre jeunes collègues de l'unité d'intervention de la police de Stockholm. Enfin, ex-collègues, pour être exact. Ils reconnurent immédiatement Lars Martin Johansson. Hochements de tête, sourires. Le commandant marqua le coup en faisant un salut de la main contre sa chevelure coupée en brosse, bien qu'il eût rangé son calot d'uniforme sous sa ceinture.

– Ça baigne, les gars ? demanda Johansson, qui avait fait son choix définitif en sentant les célestes effluves.

La saucisse d'élan attendrait l'automne. Le parfum fumé, le goût rond et le flegme norrlandais en tout honneur, un soir comme celui-ci, il lui fallait quelque chose de plus fort. Pas trop piquant non plus, pas du sud des Balkans. Paprika, oignon, poivre, farce de porc demi-sel grossièrement hachée feraient l'affaire. Lars Martin Johansson en salivait déjà.

– C'est calme, alors on en profite pour recharger les batteries avant la tempête, répondit le commandant. Passez devant, chef. On n'est pas pressés.

– Je suis à la retraite, répliqua Johansson. Vous, vous bossez. On ne peut pas courir après les voyous le ventre vide.

– On ne s'est pas encore décidés, dit le commandant avec un sourire. Allez-y.

– Dans ce cas, acquiesça Johansson en se tournant vers l'employé. Une *zigeuner* avec de la choucroute et de la moutarde française. Et puis une boisson fraîche avec ça. Une bouteille d'eau gazeuse. L'habituelle, vous voyez laquelle.

Il fit un hochement de tête intransigeant à l'intention du dernier en date des collaborateurs de Günter, un jeune talent dénommé Rudy, d'origine autrichienne comme Günter lui-même. Bien que ce dernier fût mort depuis bientôt une décennie, on recrutait encore dans son ancienne patrie. Sebastian, le meilleur ami de Günter, avait repris l'affaire peu avant son décès, Udo avait travaillé au kiosque pendant de longues années, Katia servait de temps en temps, il y avait un autre employé dont Johansson avait oublié le nom et, dernièrement, Rudy. Après des centaines de saucisses consommées, Johansson les connaissait tous et vice versa. Pendant que Rudy préparait sa commande, il se consacra à d'agréables bavardages avec ses jeunes collègues. Enfin, ex-collègues, pour être exact.

– Cette année, ça fera quarante-six ans que j'ai commencé dans l'unité d'intervention, annonça Johansson. *Ou peut-être quarante-sept*, songea-t-il. *Enfin, aucune importance.*

– Du temps où on portait le sabre ?

Large sourire du plus jeune de l'équipe.

– Fais gaffe à ce que tu dis, petit, répliqua Johansson.
Sympa, ce gamin.

– Mais après, vous êtes passé à la criminelle, constata le commandant, manifestement au courant de la carrière de Johansson.

– Ah bon, vous savez ça, vous. Quinze ans.

– Avec Jarnebring, glissa un autre.

– Eh oui. La vie et l'œuvre des vieux croulants n'ont pas de secrets pour vous, à ce que je vois.

– J'y ai bossé aussi. Jarnebring, Bo, était mon chef. Le meilleur que j'aie jamais eu, ajouta le policier attentionné.

– En sandwich ou en plat, chef ? les interrompit Rudy en brandissant une saucisse grillée.

– Comme d'habitude, répondit Johansson. Tu prends une baguette, tu l'évides et tu mets la saucisse dedans avec de la choucroute et de la moutarde. *Ce n'est quand même pas sorcier !* s'indigna-t-il en son for intérieur. Où en étions-nous ? demanda-t-il à celui qui avait eu son meilleur ami comme chef.

– Jarnebring. Bo Jarnebring.

– Ah oui ! s'exclama Johansson avec une emphase exagérée, comme s'il avait réellement perdu le fil. Jarnebring... À la retraite, comme moi. Parti à soixante-cinq ans, l'année dernière. Eh bien, je peux vous dire que ça baigne. On se voit régulièrement pour se raconter de vieux souvenirs inventés de toutes pièces.

– Dites-lui bonjour de ma part : Patrik Åkesson. Ou P2. On était deux Patrik dans l'équipe et je suis arrivé le deuxième. Jarnebring m'avait baptisé P2 pour éviter les malentendus au moment des affectations.

– Ça lui ressemble, commenta Johansson.

Il prit sa monnaie, sa saucisse et sa bouteille d'eau. Puis il hocha la tête, surtout parce qu'il n'avait plus rien à dire.

– Prenez bien soin de vous, les gars. À ce qu'il paraît, les choses ont bien changé depuis mon époque.

Ils acquiescèrent, soudain graves, et leur commandant exprima son respect avec un nouveau salut.

De mon temps, on t'aurait viré si tu avais salué sans avoir mis ton couvre-chef avant, se dit Johansson en s'asseyant laborieusement au volant de sa voiture, sa saucisse à la main. Il plaça la boisson dans le support prévu, entre les sièges, et fit passer sa saucisse de sa main gauche à sa main droite.

À cet instant, il eut l'impression qu'on lui plantait une vrille dans la nuque. Il n'éprouva aucun des présages lancinants d'un mal de tête ordinaire, mais une douleur aiguë, perçante, traversa brutalement la partie arrière de son crâne. Les sons de la rue se brouillèrent, puis disparurent. Il ne vit plus que du noir, d'abord de l'œil droit, ensuite du gauche, comme si on tirait un store aux trois quarts devant lui. Son bras s'engourdit, ses doigts se raidirent. Il lâcha sa saucisse entre les sièges.

Finalement, il n'y eut plus qu'obscurité et silence.

2

Du soir du lundi 5 juillet
à l'après-midi du mercredi 7 juillet 2010

Lars Martin Johansson avait perdu connaissance. Peu après minuit, dès que son état s'était stabilisé, on l'avait transféré des soins intensifs en neurochirurgie, facilitant ainsi les interventions en cas de complications, par exemple si l'on était obligé de l'opérer.

Dans la mythologie grecque, Hypnos, dieu du sommeil, et Thanatos, démon de la mort, sont frères jumeaux et fils de Nyx, déesse de la nuit, mais aucun des deux ne protégeait Johansson dans son inconscience. Il réagissait à la lumière, certes, mais cela demeurait purement physiologique, par exemple lorsqu'une des blouses blanches qui se succédaient à son chevet lui ouvrait la paupière et dirigeait un rayon de lumière sur sa pupille – enfin, qu'importe, puisqu'il n'en était pas conscient.

Hypnos ne protégeait pas Johansson car celui-ci ne dormait pas, et aucun rêve ne le faisait souffrir ni ne soulageait sa douleur. Les constructions oniriques peuvent se borner à représenter des bêtes ou des objets inanimés tels qu'une épousette verte, même de la mauvaise couleur, ou une luge avec laquelle on aurait joué enfant. Mais surtout, rêver demande une conscience témoin – conscience dont Johansson était actuellement privé.

Thanatos non plus ne régnait pas sur lui. Car Johansson était en vie, il respirait, son cœur battait par ses propres moyens. Il lui fallait bien des médicaments pour lui conserver un rythme stable, une tension artérielle basse, un sang fluide. Pour apaiser

la douleur, l'anesthésier, toutes ces aiguilles, ces fils, ces tuyaux qu'on avait fixés à son corps, sous sa peau... Quoi qu'il en soit, il vivait, et il séjournait chez Nyx, dans la nuit noire – mais peu importe car il n'en avait pas conscience. D'ailleurs, c'était sans doute mieux ainsi, car dans la mythologie, Nyx, déesse de la nuit et de la vengeance, n'est pas quelqu'un de particulièrement commode. Vengeance ? Mais quelle personne convenable aurait bien pu en vouloir à Lars Martin Johansson ?

Hypnos était sans doute plus proche de lui. Sur les images antiques, il est souvent dépeint comme un jeune homme tenant des capsules de pavot dans le creux de la main. Cela démontre bien que les anciens Grecs possédaient déjà des connaissances que la médecine moderne et la criminalité organisée internationale ont mises encore quelques millénaires à acquérir. Et si Johansson avait été conscient de ce qu'on injectait au goutte-à-goutte dans ses veines, il aurait sûrement abondé dans leur sens avec un hochement de tête. Bref. Johansson était sans connaissance. Il n'était pas mort, il ne dormait pas, il ne rêvait sûrement pas et, bien entendu, il ne hochait pas la tête. Et, finalement, qu'il soit plongé dans le noir ou dans la lumière importait peu.

3

Mercredi 7 juillet 2010, après-midi

Ça commença par une douleur lancinante dans la partie arrière de la tête et une vague sensation de lumière, sans savoir quand ni pourquoi. Soudain, il se réveilla. Il se découvrit allongé dans un lit. Il avait dû dormir appuyé sur son bras droit, qui était engourdi. Ses doigts étaient raides, il peinait à serrer le poing. À son chevet était assise une femme en blouse blanche et aux cheveux blonds coupés court. Dans sa grande poche de poitrine, elle portait un stéthoscope, ce qui confirmait, si nécessaire, sa fonction.

Bordel, mais qu'est-ce qui m'arrive ? s'interrogea Johansson.

– Qu'est-ce qui m'arrive ? demanda-t-il à la femme en blouse blanche.

– Je me présente, Ulrika Stenholm, répondit-elle en le regardant, tête penchée. Je suis médecin-chef adjointe à l'hôpital Karolinska et vous êtes dans mon service. Je vais commencer par vous demander de me dire, si vous vous en souvenez, comment vous vous appelez.

Elle sourit aimablement et redressa doucement la tête comme pour rendre sa question moins brutale.

– Comment je m'appelle ? l'interrogea Johansson. *Bordel, mais qu'est-ce qui m'arrive ?*

– Oui, comment vous vous appelez. Vous vous en souvenez ?

– Johansson, répondit l'intéressé.

– Et quoi d'autre ? reprit-elle sur le même ton aimable en penchant à nouveau la tête – mais elle ne lâchait pas l'affaire.

– Johansson. Lars Martin Johansson. Si vous voulez connaître mon numéro d'identité, mon permis de conduire est dans mon portefeuille. D'habitude, je le mets dans la poche gauche de mon pantalon. Qu'est-ce qui m'arrive ?

– Vous vous trouvez au service de neurologie de l'hôpital Karolinska. Lundi soir, vous avez fait une embolie cérébrale, et on vous a amené ici.

La tête du médecin pivota à nouveau. Pas l'ombre d'une ride sur son cou élancé.

– Quel jour sommes-nous ? demanda Johansson. *Elle a quarante ans, pas une seconde de plus*, songea-t-il pour une raison obscure.

– Nous sommes mercredi. Il est cinq heures de l'après-midi et vous êtes arrivé ici il y a à peine quarante-huit heures.

– Où est Pia ? Pia, ma femme.

Se souvenant brusquement d'avoir été en voiture, Johansson fut envahi par une angoisse diffuse.

– Pia est en route. Elle va bien. Il y a un quart d'heure, je lui ai annoncé que vous étiez en train de reprendre conscience. Elle va donc arriver d'ici peu.

Cette fois, le docteur Stenholm hocha franchement la tête, comme pour le rassurer.

– Alors elle va bien ? Je me souviens maintenant, j'étais en voiture.

La violente angoisse dont il ne saurait dire d'où elle venait s'apaisa.

– Vous étiez seul dans le véhicule. Votre femme était à la campagne. Nous l'avons appelée dès votre arrivée aux urgences. Depuis, elle a passé quasiment tout son temps avec vous. Comme je vous le disais, elle va bien.

– Racontez-moi tout. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je veux dire, pourquoi ?

– Si vous vous sentez la force d'écouter...

L'air grave, elle l'interrogea du regard.

– Allez-y, je me porte comme un charme. Je ne me suis jamais senti mieux. Un vrai gardon. *Mais nom de Dieu, qu'est-ce qui m'arrive ?* se demanda-t-il car, soudain, il se sentit inexplicablement hilare. J'ai dû m'endormir sur mon bras, ajouta-t-il – bien qu'il se doutât déjà de la raison pour laquelle il était incapable de le soulever.

– On y reviendra. Plus tard. Ne vous inquiétez pas. Si nous nous y mettons ensemble, votre bras récupérera ses forces.

Du soir du lundi 5 juillet 2010
à l'après-midi du mercredi 7 juillet 2010

Le chauffeur du panier à salade était descendu pour s'étirer les jambes et avait découvert Johansson, immobile, le front contre le volant. Lorsque l'agent avait ouvert sa portière, Johansson était tombé, inconscient, et si le collègue ne l'avait pas retenu par le bras, son crâne aurait percuté la chaussée.

Les choses s'étaient alors accélérées. À la radio, on leur avait annoncé que l'ambulance n'arriverait que cinq minutes plus tard, ce qui, en pratique, signifiait généralement le double. Le commandant n'ayant pas l'intention de laisser une légende de la police mourir pour ainsi dire dans ses bras, on avait immédiatement couché Johansson sur le sol du fourgon, fait démarrer le moteur, allumé le gyrophare et la sirène et transporté à toute berzingue le célèbre défaillant jusqu'à l'hôpital Karolinska. Ce transport n'était pas à cent pour cent réglementaire, certes, mais il s'agissait tout de même d'un collègue en péril, auquel cas on pouvait se fourrer tous les règlements et consignes là où on pensait.

À vol d'oiseau, on n'était qu'à un kilomètre des urgences de Karolinska. C'est cette trajectoire qu'on avait suivie autant que possible. Deux minutes plus tard, on freinait devant l'entrée. Étant donné la vie qu'il avait menée et qui, désormais, menaçait de le quitter, Johansson fit une entrée à la fois logique et grandiose : inconscient, sur un brancard, entouré de policiers de la force d'intervention et de personnel médical. On le conduisit jusqu'au service des soins intensifs en doublant tous les patients ordinaires, assis ou allongés, souffrant de douleurs

diffuses à la poitrine, de bras cassés, de genoux foulés, de maux d'oreilles, d'allergies et de rhumes ordinaires.

Le protocole d'usage avait alors pris le relais. Quatre heures plus tard, on avait évité le pire et le diagnostic de Johansson était grosso modo établi. Il fut transféré en neurochirurgie.

– Mon collègue qui était de garde lundi soir m'a raconté votre arrivée, dit le médecin. Il a parlé à l'un des policiers qui vous ont conduit ici. Il y a eu une sacrée pagaille, à ce qu'il paraît.

Un petit sourire se dessina sur les lèvres de madame le docteur.

– Une sacrée pagaille ?

– Oui, apparemment, quelqu'un vous a reconnu et s'est imaginé que vous aviez reçu une balle dans le ventre.

– Une balle dans le ventre ?

– Vous aviez de la choucroute et de la moutarde sur la chemise. En quantité. Alors entouré de tous ces policiers, en plus... Quelqu'un a cru que vous aviez les entrailles à l'air.

Elle avait maintenant l'air de franchement rigoler.

– Dieu du ciel ! s'exclama Johansson. *Mais où les gens vont-ils chercher tout ça ?* se demanda-t-il en son for intérieur.

– À ce qu'il paraît, vous êtes tombé en syncope à proximité du kiosque. Celui de la Karlbergsväg. Avant d'avoir eu le temps d'avaler toute cette nourriture malsaine que vous aviez achetée. De la choucroute, de la moutarde, du pain blanc grillé, une grosse saucisse bien grasse et je ne sais quoi d'autre.

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle doit parler de Günters. Le meilleur kiosque à saucisses de Suède. Johansson y avait bavardé avec de jeunes collègues. Voilà, il s'en souvenait, maintenant.

– J'ai un collègue qui est mort en faisant la queue devant ce kiosque. Infarctus. Il se nourrissait presque exclusivement de ce type de nourriture. Et il était médecin !

Tête penchée, air grave.

– De la choucroute ? répéta Johansson. *Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? C'est très bon pour la santé, la choucroute !*

– Je pensais plutôt à la saucisse.

– Dites donc, rétorqua Johansson qui, outre un gros mal de crâne, ressentait une inexplicable colère monter en lui, sans cette fameuse saucisse sur laquelle vous vous acharnez, je serais mort à l'heure qu'il est.

Elle pencha légèrement la tête et se tut.

– Si je ne m'étais pas arrêté pour manger, je me serais trouvé sur la route, en chemin vers ma maison de campagne, quand c'est arrivé, et ça aurait pu très mal tourner. *Pour d'autres que moi aussi.*

– On y reviendra, déclara-t-elle en lui tapotant affectueusement le bras, qui, plus qu'engourdi, était complètement hors service.

– Vous avez un miroir ?

On avait dû déjà lui poser la question. Elle acquiesça, mit la main dans une de ses poches blanches et en sortit un miroir de poche.

Quelle mine de déterré ! Son visage semblait avoir glissé vers le bas, la bouche de traviole, et il avait de nombreux petits bleus sous les yeux, des points noir violacé pas plus gros que des trous d'aiguille.

– Des taches d'asphyxie, dit Johansson.

– Des pétéchies, rectifia le médecin. Il semblerait que vous ayez cessé de respirer pendant environ une minute avant qu'un de vos collègues ne vous remette en marche. D'ailleurs, il a été ambulancier avant d'entrer dans la police. Il a une formation d'aide-soignant urgentiste. Mais je suis d'accord avec vous. C'est une chance que ce soit arrivé à cet endroit-là.

– J'ai une de ces têtes ! fit Johansson. *Mais je suis en vie.*

Contrairement à tous les autres individus sur lesquels il avait observé ce genre de taches...

– Votre femme est là, je crois. Je vais vous laisser tranquilles un moment. Je repasserai vous voir ce soir.

– Vous savez une chose ?

Elle secoua la tête.

– Vous ressemblez à un écureuil. *Mais pourquoi j'ai dit ça ?*

– À un écureuil ?

– On y reviendra.

Mercredi 7 juillet 2010, après-midi

Pia se dirigea tout droit vers Johansson. Elle lui souriait, mais la courbure de sa bouche était en désaccord avec l'expression de ses yeux. Elle renversa la chaise des visiteurs, à côté du lit, en tentant de s'asseoir dessus. Elle décida alors de l'écarter du pied, se pencha vers lui et le prit dans ses bras. Elle le serra fort, pressant sa tête contre ses seins et le berçant comme un petit enfant.

– Lars... Lars... murmura-t-elle. Qu'est-ce que tu as encore fabriqué ?

– Pas de danger, lui assura Johansson. Une merde dans la tête, c'est tout.

Il eut soudain l'impression qu'on lui serrait un lacet autour de la gorge et se mit à sangloter. Pourtant, il ne pleurait plus depuis qu'il était petit. Sauf aux enterrements de ses parents, qui s'étaient succédé d'assez près, quelques années auparavant. Enfin, tout le monde avait pleuré. Même le frère aîné de Johansson s'était frotté le coin des yeux en se cachant le visage. Mais à part cela, Johansson n'avait pas versé une larme avant cet instant. *Tu es en vie. Pourquoi tu chiales, nom de Dieu ?*

Il respira profondément et, de sa main valide, caressa le dos de Pia, puis l'entoura entièrement.

– Tu peux me donner un mouchoir ? lui demanda-t-il. *Merde, mais qu'est-ce qui m'arrive ?*

Il redevint lui-même, se moucha bruyamment plusieurs fois et écarta la main de Pia lorsqu'elle tenta d'essuyer ses larmes. S'étant frotté les yeux, il essaya de sourire de sa bouche

oblique et pendante. Son mal de tête avait disparu, comme par miracle.

– Pia, ma petite Pia, ma chérie... Tout va bien. Je me porte comme un charme, je me sens frais comme un gardon. Bientôt, je sortirai d'ici en sautillant.

Elle lui sourit enfin des yeux.

– Tu sais quoi ? Si je me pousse un peu, tu pourras t'allonger à côté de moi.

Pia secoua la tête, serra la main valide de Johansson et caressa l'autre, celle qui ne dormait pas mais en avait tout l'air.

Elle le laissa ensuite seul, parce que le besoin de solitude de Johansson était plus grand que jamais auparavant. Il lui fit promettre de rentrer chez eux, en ville, de donner des nouvelles à tous ceux qui s'inquiétaient désormais inutilement, de faire une bonne nuit de sommeil et de ne pas revenir avant le lendemain après-midi.

– Quand les blouses blanches auront fini de s'acharner sur moi, précisa-t-il. On pourra discuter tranquillement.

– Je te le promets, dit Pia.

Elle le prit par la nuque et l'embrassa – le geste habituel de Johansson. Puis elle s'éclipsa.

Tu es en vie, se dit Lars Martin Johansson. Les maux de tête étaient revenus. Pourtant, subitement, sans bien comprendre pourquoi, il se sentait tout guilleret.

Il s'endormit. Quelqu'un lui toucha le bras, une femme qui devait avoir trente ans et pas une seconde de plus. D'un signe du menton, elle lui indiqua son plateau-repas qu'elle avait posé à côté de son lit, et lui sourit de ses yeux noirs et de sa bouche généreuse.

– Je peux vous aider si vous voulez.

– Pas de problème, je vais me débrouiller. Donnez-moi juste une cuillère.

Une demi-heure plus tard, elle revint. Pendant ce temps, Johansson avait goûté au poisson bouilli, deux cuillerées, à la sauce blanche, une demi-cuillerée, à la compote de rhubarbe, trois cuillerées. Il avait aussi bu un verre d'eau entier.

À son arrivée, il fit semblant de dormir. Manifestement, la feinte fonctionna. Il pensait déjà à Günters, le meilleur kiosque à saucisses de Suède, et aux célestes parfums qui l'accueillaient à plusieurs mètres du gril.

Une autre jeune femme en blanc, encore une, vida le bassin de lit de Johansson. Il se jura d'aller aux toilettes la fois suivante – comme tout individu normalement constitué, même s'il devait s'y rendre en marchant sur son bras valide.

Son écureuil personnel passa le voir.

– Une question sans détour, lança Johansson, surtout pour parer à tout autre commentaire sur ses habitudes alimentaires ou son état général déplorable. Quel âge avez-vous ?

– Quarante-quatre ans. Pourquoi ?

– Ulrika Stenholm, je vous le promets, croix de bois, croix de fer. Vous ne faites pas un jour de plus que quarante ans. En ce qui concerne l'écureuil, on en reparlera une autre fois.

Puis il se rendormit.

Il sombra d'abord dans un sommeil agité. Sa tête le faisait à nouveau souffrir. Hypnos dut alors mettre son grain de sel – Johansson gardait le vague souvenir que quelqu'un avait touché à son lit et tripoté l'un des tuyaux de perfusion reliés à la potence – car les maux de tête disparurent et il se mit à rêver.

Des rêves fort agréables, qui soulagèrent bien plus que ses douleurs. Il vit les écureuils sur lesquels il tirait, enfant, à la ferme de sa mère Elna et de son père Evert, au fin fond de l'Ångermanland du nord. Son grand-oncle Gustaf, installé sur le banc de la cuisine, se plaignait de ses rhumatismes, contre lesquels le seul remède efficace était un veston à l'ancienne, cousu de peau d'écureuil, la fourrure tournée vers l'intérieur.

– Je peux t’en fabriquer un, avait proposé Lars Martin, assis sur un tabouret à côté du panier à bois.

Il était alors haut comme trois pommes.

– C’est gentil, Lars Martin. Tu peux prendre le fusil du salon, ça t’évitera de t’embêter avec la carabine à air comprimé que ton père t’a offerte pour Noël.

– Oui, renchérit papa Evert. C’est terrible, ce qu’il est bon tireur, ce gamin. Il devrait y arriver. Prête-lui le fusil et il te fera un veston, tu verras.

Ainsi commença l’histoire des écureuils, aussi bien dans la réalité que dans le rêve. Johansson allait devoir attendre soixante ans avant de rencontrer la neurologue Ulrika Stenholm, qui raviverait ces vieux souvenirs d’enfance.

6

Nuit du mercredi 7 juillet au jeudi 8 juillet 2010

Johansson rêva des nombreux écureuils qu'il avait abattus et des peaux qu'il avait accumulées pour le veston de son grand-oncle en seulement un an. Il avait, certes, dû tricher un peu avec les peaux d'été et d'hiver, mais sa mère Elna, qui s'était improvisée fourreuse, lui avait dit que ce n'était pas grave. Du moment qu'on portait les peaux d'hiver sur le dos, à l'endroit de la douleur, il n'y avait pas de raison que ça ne marche pas.

La première année, il en avait abattu cinquante car, comme tous les hommes de la lignée, son grand-oncle avait un large dos et un ample poitrail. Les coups de feu, en les mettant bout à bout, avaient pris en tout et pour tout moins d'une minute.

Tournicotant ou penchant la tête en filant le long des troncs, ils s'arrêtaient parfois en plein mouvement, brusquement, la tête en bas ou en haut, tordaient leurs petits cous et observaient tout ce qui les entourait, y compris Lars Martin, de leurs yeux vifs, curieux, attentifs, brillants, noirs comme des grains de poivre. Bien que Johansson les visât déjà, ils restaient immobiles, tête penchée. Le chasseur appuyait sur la détente. On entendait à peine le coup. Encore un écureuil *ad patres*.

Plusieurs fois, sa proie était restée coincée entre des branches en tombant. Malgré sa taille d'enfant, Johansson la décoincant lui-même à l'aide d'une perche de tremble ou de bouleau préalablement ébranchée. Plus tard, en grandissant, alors que ses bras devenaient presque aussi épais que ceux de son grand frère Evert, il grimpa à l'arbre pour la détacher. Facile.

L'hiver, quand, entourés de taches de neige, les pins gelaient et que les troncs devenaient glissants, Lars Martin s'entourait la taille d'un bout de ficelle qu'il passait également autour du tronc. Puis il entamait l'ascension à l'aide d'un couteau de Mora, qu'il tenait dans son poing droit pour avoir meilleure prise.

Un jour, il cessa de chasser les écureuils. Leurs petites têtes toujours mobiles, leurs pupilles noires qui le fixaient parfois à l'instant où le coup partait... Toujours pleines de curiosité, sans comprendre qu'elles regardaient la mort dans les yeux. Johansson en abattait des centaines en quelques minutes, mais entre-temps, il les avait observés pendant des heures.

Bien plus tard, dans une autre vie, il rencontra Ulrika Stenholm, neurologue à l'hôpital Karolinska. Elle n'avait ni fourrure marron ni queue touffue, aucune ressemblance avec un écureuil, sauf dans sa manière de pencher la tête en le regardant.

C'est à peu près à ce moment-là que Johansson se réveilla. Il tenta de lever le bras, en vain. Celui-ci dormait encore. Pourtant, Lars Martin, lui, était bien réveillé. Il avait soif et, quand il tendit la main pour attraper le verre d'eau, il le renversa. Quand il voulut appeler l'infirmière de nuit, il ne parvint pas à tenir dans sa main le boîtier sur lequel il devait appuyer.

– Merde, mais qu'est-ce qui m'arrive ! hurla-t-il.

À pleins poumons. L'infirmière de nuit arriva, lui donna un verre d'eau, lui tapota affectueusement le bras droit et ouvrit l'une de ses perfusions. Johansson se rendormit. Sans rêver, cette fois.

Du jeudi 8 juillet
au mardi 13 juillet 2010

Le jeudi, il alla aux toilettes. Guidé par un aide-soignant et appuyé sur une canne munie d'un embout de caoutchouc, certes, mais il avait refusé en secouant la tête le fauteuil roulant qu'on lui présentait, même chose pour le déambulateur. Il avait pissé entièrement par ses propres moyens. Malgré la perfusion, son bras droit inerte, sa jambe droite instable et les maux de tête. Brusquement, il fut envahi par un sentiment de bonheur intense, si fort qu'il en eut les larmes aux yeux, mais elles ne coulèrent pas.

– Arrête de chouiner, marmonna-t-il tout haut. Tu vas de mieux en mieux, quand même, merde !

Le contraire aurait été étonnant. D'ailleurs, il défiait les connaissances les plus pointues de la science médicale. Les jours suivants, le lit de Johansson roulait dans tous les services imaginables. On soulevait le malade, on le reposait, on lui enfonçait de nouvelles aiguilles sous la peau, des fils, des câbles, des tubes et des tuyaux, on lui prenait un échantillon de sang par-ci, un par-là, on l'attachait à une banquette creuse et on lui faisait faire des allers-retours dans un énorme conduit sifflant pour lui faire des scanners. On l'examinait en long, en large et en travers. On dirigeait des lampes dans ses yeux, on le pinçait, on le pliait, on le penchait, on lui tordait les bras et les jambes, on le picotait avec des aiguilles, on le frappait sur les genoux à l'aide d'un petit marteau métallique et on

passait le manche dudit marteau sur la plante de ses pieds. Il était manipulé sans répit.

Puis on lui présenta sa kinésithérapeute, qui lui expliqua les exercices les plus simples. Elle lui assura qu'ils allaient « tous les deux bientôt » – en insistant sur « tous les deux » – lui faire récupérer sa sensibilité, sa motricité et la force dans son bras droit, et que sa jambe droite pataude retrouverait toutes ses capacités. Son visage était déjà en train de reprendre une expression plus naturelle – sans intervention, ce qui tenait de la magie. Elle lui avait apporté quelques brochures et une petite balle de caoutchouc rouge qu'il devait presser dans sa main droite. S'il n'avait pas de questions pour l'instant, ce n'était pas très grave, ils se reverraient le lendemain.

Ulrika Stenholm était partie en vacances. Seulement quelques jours, il n'y avait pas à s'inquiéter. Pendant ce temps, il serait pris en charge par ses collaborateurs : un jeune interne d'origine pakistanaise et une fausse blonde d'âge mûr à l'ample poitrine qui, arrivée de Pologne vingt ans auparavant, avait consacré sa vie à la chirurgie du cerveau. Aucun d'eux ne ressemblait à un écureuil.

Pia, la femme de Johansson, lui rendit visite quotidienne. Si elle avait été seul maître à bord, elle aurait emménagé dans sa chambre, mais Johansson avait refusé. Une fois par jour, c'était très bien. S'il arrivait quelque chose qui exigeait une réorganisation, elle serait la première au courant. Il éludait soigneusement toutes les questions sur son état de santé. Il allait de mieux en mieux. Bientôt, il serait redevenu lui-même. Inutile de radoter là-dessus.

Et elle, comment allait-elle ? Il fallait qu'elle prenne bien soin d'elle, elle devait le lui promettre. Pourrait-elle lui apporter son téléphone, son ordinateur portable et le livre qu'il avait été en train de lire quand c'était arrivé ? Il avait oublié le titre, mais l'ouvrage était posé sur sa table de chevet, dans leur

maison de campagne. Pia fit ce qu'il lui demandait. À en juger par la place du marque-page, il avait lu la moitié du livre. Il le délaissa, se rendant compte qu'il n'avait aucune idée de quoi il s'agissait. Il n'avait pas la force de recommencer à zéro. Pas maintenant. Plus tard, peut-être, quand il serait redevenu lui-même.

Le week-end, ses enfants vinrent lui rendre visite, d'abord sa fille et son gendre, puis son fils et sa belle-fille. Les petits-enfants étaient restés à la maison sans même qu'il ait besoin de le demander. Ils lui firent passer des messages et des cadeaux.

La plus âgée, dix-sept ans, en dernière année de lycée, lui avait écrit une longue lettre dans laquelle elle exhortait « le meilleur grand-père du monde » à vivre une vie moins stressante, à se reposer, se détendre, « rester cool », « faire des trucs relax ». Elle lui fit transmettre un livre sur la méditation et un CD piraté intitulé *Sérénité en musique*.

Sa petite sœur lui avait fait un dessin : Johansson y était couché sur un lit entouré de personnages en blouses blanches, avec un gros bandage autour de la tête. Mais il avait l'air gai et faisait même un signe de la main. Elle lui souhaita de « guérir très vite ».

Son cousin de deux ans plus jeune lui avait enregistré une chanson de sa voix ténue sur un téléphone portable et lui donnait « la moitié » de ses bonbons : des bananes et des lézards portant des petites traces de doigts – hésitants, à ce qu'il semblait. Ses frères jumeaux, encore plus jeunes, avaient, pour une fois, accepté de partager le même bloc. Ils y avaient dessiné des bonshommes têtards ainsi qu'une figure sans doute censée représenter un soleil.

Mari, père et grand-père aimé. Il aurait pourtant préféré qu'on lui témoigne moins de sollicitude, ne pas être ainsi dévoilé dans toute sa faiblesse, échapper à l'inquiétude qu'il percevait dans leurs regards.

Pia lui avait évité les visites des autres proches. Jarnebring appelait sans arrêt. Son frère aîné, tous les matins et tous les

soirs. De plus, il voulait discuter des affaires en cours. Le reste de la famille, les amis, les connaissances et les anciens collègues étaient régulièrement informés de l'évolution de son état.

– Ça ne doit pas être facile, ma puce, compatit Johansson en caressant affectueusement la main de sa femme. Mais bientôt, ça sera terminé. Je vais leur demander de me renvoyer à la maison lundi, après le week-end.

– On en reparlera plus tard, répondit Pia avec un faible sourire.

Johansson connaissait la chanson. Il comprit qu'il ne sortirait pas ce lundi-là.

Pourtant, il allait de mieux en mieux. Le nombre de tuyaux, de tubes, de fils et d'aiguilles attachés à son corps avait été divisé par deux. Les maux de tête se faisaient de plus en plus rares. On lui donnait presque tous ses médicaments sous forme de cachets de couleurs différentes, soigneusement comptés, triés et placés dans de petits gobelets en plastique. Il les avalait par ses propres moyens et se rinçait le gosier avec de l'eau. Le lundi, l'infirmière en chef du service lui offrit un pilulier de la commune. Il devait s'habituer à bien prendre ses médicaments tout seul. Le plus tôt serait le mieux.

Johansson montra l'objet à sa femme le soir même : un boîtier muni de sept couvercles transparents coulissants. En tout, vingt-huit petits casiers pour les sept jours de la semaine, matin, midi, soir et nuit. Des casiers bien garnis, une dizaine de cachets par jour.

– Une médaille, d'accord, la retraite, d'accord, mais avant tout, un pilulier de la commune, constata Johansson avec son sourire de travers désormais naturel.

– Oui, dit Pia. Parce que tu l'as bien mérité.

Puis elle sourit de la bouche et des yeux. Elle avait l'air aussi radieuse que lorsqu'elle lui avait souri pour la première fois. *Merci de me l'avoir rendu*, songea-t-elle.

Mercredi 14 juillet 2010, après-midi

Le mercredi après-midi, il revit Ulrika Stenholm qui, cette fois, apportait un bloc-notes couvert de gribouillis.

- Vous allez me lire ma sentence ? demanda Johansson.
- Vous avez la force de m’écouter ?
- Oui.

À l’instant où il prononça ces paroles, le sentiment réapparut. Intense et complètement inexplicable. La joie.

Le docteur Stenholm s’était montrée ordonnée et pédagogique. Johansson avait été victime d’une embolie qui avait touché l’hémisphère gauche du cerveau et conduit à une « paralysie partielle du côté droit », « une déficience motrice » du bras droit et une diminution de la sensibilité et de la motricité de la jambe droite. Comme il avait cessé de respirer pendant environ une minute, les fonctions concernées avaient sans doute été momentanément interrompues, mais on n’avait observé aucune séquelle.

– Les arrêts respiratoires de courte durée sont des phénomènes assez courants, les causes peuvent être variées, expliqua le docteur Stenholm.

– Ce que je ne comprends pas, c’est que ça me soit arrivé à moi, dit Johansson. Je n’ai jamais eu de problème à la tête. C’est à peine si j’ai pris une aspirine de toute ma vie.

Et ma prostate fonctionne à merveille, songea-t-il, mais le docteur n’avait rien à voir avec ça et il le garda pour lui.

– Ce n’est pas le problème, répliqua-t-elle. Ce qui ne va pas, c’est votre cœur.

– Mon cœur ? répéta Johansson. *Mais qu'est-ce qu'elle raconte ?*

Il avait bien le souffle un peu court après un effort, la poitrine un peu oppressée, peut-être même une légère tachycardie, il pouvait ressentir un faible vertige de temps en temps, quand il se relevait trop vite. Bref, pas de quoi en faire un plat. En général, ça s'arrangeait en respirant tranquillement et en piquant un petit roupillon.

– Malheureusement, votre cœur n'est pas en très bon état.

Elle fit deux hochements de tête pour souligner ce constat.

– Alors, cette embolie, c'était juste en prime ?

– Oui, on pourrait dire ça.

Elle sourit.

Ça n'en finit pas, se dit Johansson quand elle eut terminé ses explications. Fibrillation auriculaire, troubles du rythme cardiaque, augmentation du volume cardiaque, dilatation aortique – un cœur qui battait beaucoup trop vite et trop irrégulièrement et autre chose qu'il avait déjà oublié, et tout cela parce qu'il mangeait trop, mal, faisait trop peu d'exercice, pesait beaucoup trop, était trop stressé, avait une pression artérielle trop élevée et un taux de cholestérol affligeant.

– Le grand méchant loup, dans cette histoire, ce sont les fibrillations auriculaires. C'est à cause de cela que les globules forment des caillots, reprit-elle.

Pourtant, à en juger par sa mine, qui, par ailleurs, ne laissait aucune place au doute, d'autres grands méchants loups sévissaient également dans sa cage thoracique.

– Et vous comptez y faire quoi ?

Avec la quantité d'impôts qu'il avait versés pour financer le système de santé durant sa longue et laborieuse vie, pendant que des simulateurs détournaient son argent avec la complicité de médecins crédules, il n'allait pas lui lâcher la grappe.

– Vous donner un traitement qui diminuera votre pression artérielle, fluidifiera votre sang et diminuera votre taux de

cholestérol. D'ailleurs, vous le prenez déjà. Mais la seule mesure efficace, à long terme, c'est vous qui en serez responsable.

– Perdre du poids, manger moins, être moins stressé, faire de l'exercice, énonça Johansson. *Arrêtez donc de râler, maintenant. Adieu, Günters !*

– Vous voyez ? dit le docteur Stenholm. Vous savez très bien quoi faire. Vous devez prendre soin de vous. Ce n'est pas plus compliqué.

– Je pourrai avoir un sapin de Noël ? demanda Johansson, qui ne s'était pas senti aussi hilare depuis longtemps. *Incompréhensible.*

– Je suis sérieuse, répliqua le docteur, qui n'avait plus envie de rigoler. Si vous ne changez pas de mode de vie, et je veux dire radicalement, vous allez mourir. Si vous interrompez votre traitement, ou si vous oubliez même ponctuellement vos médicaments, cela peut arriver très vite.

– Mais mon caillot dans la tête, c'était juste en prime ! Parce que mon cœur s'est mis à fibriller... À m'emmerder, quoi.

– C'était un signal d'alarme. En plus, vous vous en êtes bien sorti. J'ai des patients pour lesquels c'est bien plus grave. D'ailleurs, votre problème de cœur ne doit pas dater d'hier. Vous devez le traîner depuis des années. Votre médecin ne vous en a jamais parlé ?

Elle lui lança un regard intransigeant.

– Je fais régulièrement mon bilan médical. Une fois par an. Mon médecin écoute mon cœur et ainsi de suite, précise Johansson. Mais non. Il a toujours été content de mes résultats. Il ne m'a jamais rien dit.

– Il ne vous a jamais rien dit ?

– Non. Que je devais me calmer un peu, peut-être. Mais je n'ai jamais eu de traitement.

– Bizarre, ce médecin, si vous voulez mon avis.

– Pas du tout. On chasse ensemble. L'élan. Dans la région où j'ai grandi. Il est né dans le village à côté du mien. Son père était vétérinaire à Kramfors. Lui, il a fait médecine à Umeå. D'habitude, il m'examine quand on se voit en septembre pour la chasse.

– Excusez-moi si j'insiste, mais il ne vous a jamais rien dit sur votre cœur ?

– NON, rétorqua Johansson qui en avait assez de ces jérémiades. La dernière fois qu'on s'est vus, il m'a même félicité pour ma bonne santé. Il était jaloux. Il m'a dit que je devais être un homme heureux.

– Félicité ? Pour quoi ?

Bon, d'accord. Johansson décida de conclure cette conversation oiseuse.

– Pour ma bite et ma prostate. Il m'a dit que s'il avait ma bite et ma prostate, il serait un homme heureux. En plus, il est urologue, alors il doit savoir de quoi il parle. Il a dû en voir des kilomètres, de bites. *Prends ça, tu l'as bien cherché.*

Le docteur Stenholm se contenta de secouer sa tête blonde d'un air navré, et même un peu agacé.

– Cette histoire d'écureuil, continua Johansson. Si vous avez la force d'écouter.

Son brusque coup de sang s'était calmé.

Il lui raconta la chasse aux écureuils de son enfance. Leurs mouvements de tête. Les centaines d'heures qu'il avait passées à les observer. Mais, ajouta-t-il, pour une personne ordinaire qui ne possédait pas les connaissances approfondies de Johansson en la matière, le docteur n'avait absolument rien d'un écureuil.

– C'est sûrement une espèce de tic que j'ai, dit Ulrika Stenholm.

Un peu plus gaie.

– Je passe du coq à l'âne, reprit-elle. Il ne s'agit pas de vous, mais plutôt de votre travail. De votre ancien travail.

J'aimerais profiter de votre présence ici pour vous poser une question.

Johansson l'encouragea d'un signe de tête.

– Vous n'êtes pas trop fatigué ? C'est une assez longue histoire.

– Je vous écoute.

Voilà comment commença l'histoire pour Lars Martin Johansson. Pour les autres individus qui y étaient mêlés, cela remontait à bien plus longtemps.

Mercredi 14 juillet 2010, matin

Longue présentation, bien trop confuse au goût de Johansson. Longue histoire, qui donnait lieu à de nombreuses questions. Cela dit, celle que posait Ulrika Stenholm était assez simple, en fin de compte. Se souvenait-il du meurtre de Yasmine Ermegan ? Une fillette de neuf ans violée et étranglée.

Stenholm avait une sœur, Anna, de trois ans son aînée, qui exerçait la fonction de procureur. Lars Martin Johansson était sa grande idole. Elle avait raconté d'innombrables anecdotes sur lui à sa jeune sœur Ulrika.

– Elle a travaillé pour vous pendant quelques années, à l'époque où vous étiez chef de la Sûreté. Elle affirmait que vous pouviez voir derrière les coins. Je veux dire sans vous pencher en avant et jeter un coup d'œil en catimini.

– C'est l'idée, en effet, répliqua Johansson. *Mais pour qui me prend-elle ? D'ailleurs, je n'ai aucun souvenir de cette fameuse sœur. Chef et chef, en plus.*

Il avait été directeur du service actif, pas un quelconque gratte-papier.

– Notre père, Åke Stenholm, était pasteur de la paroisse de Bromma. En fait, c'est de lui qu'il s'agit. Il est mort cet hiver, juste avant Noël. Âgé de quatre-vingt-cinq ans. Le cancer l'a emporté. Il était à la retraite, bien sûr. Il a arrêté de travailler en 1989, c'est-à-dire à soixante-cinq ans.

Ah bon ? se dit Johansson, de plus en plus irrité. *Et qu'est-ce que ça peut me faire ?*

– Excusez-moi, je me disperse... dit Ulrika Stenholm en tournant nerveusement la tête. Je vais essayer d'en arriver au fait. Mon père m'a raconté, mais bien après les événements en question, seulement quelques jours avant sa mort, en fait, qu'il était depuis longtemps hanté par les paroles de l'une de ses paroissiennes. Elle lui avait avoué, dans le cadre d'une confession, connaître le meurtrier d'une petite fille, Yasmine Ermegan, qui habitait la paroisse de Bromma et avait neuf ans quand c'est arrivé. Mais elle, la paroissienne, avait fait promettre à mon père de ne rien dire et, comme les aveux avaient été prononcés dans le cadre d'une confession, il était normal que mon père garde le silence. Comme vous le savez certainement, les prêtres sont tenus au secret confessionnel absolu. Inconditionnel et sans exception, contrairement à nous, les médecins. Mais ça le tourmentait beaucoup parce qu'on n'a jamais trouvé le coupable.

Quel micmac ! se dit Johansson, que des maux de tête ne rendaient pas de meilleure humeur.

– Ce que je me demande, c'est... Voilà où je voulais en venir...

– Donnez-moi du papier et un crayon, l'interrompt Johansson en claquant des doigts. *Même si je ne sais pas trop ce que je vais en faire.* Attendez, ajouta-t-il. Il vaut mieux que ce soit vous qui écriviez. Notez sur une nouvelle page. Comment s'appelait la victime ? La fillette de neuf ans. Celle qui habitait dans la paroisse de votre père.

– Yasmine Ermegan.

– Notez ce que je vais vous dire. Victime, deux points. Yasmine Ermegan, neuf ans, habitant la paroisse de Bromma.

Ulrika Stenholm écrivit et leva les yeux.

– Quand est-ce que ça peut bien avoir eu lieu ? *Pas récemment, en tout cas,* songea Johansson.

– En juin 1985. La presse a publié des grands reportages sur l'affaire il y a seulement quelques semaines. Parce que ça fait vingt-cinq ans que c'est arrivé.

– Un instant... fit Johansson. À quelle date précise ? Du mois de juin 1985, je veux dire. *C'est le témoin le plus embrouillé qu'il m'ait été donné d'entendre depuis longtemps.*

Ces satanés maux de tête le rendaient grincheux. Il était tout de même retraité, malade, et censé éviter les pressions de tout ordre. Et comment se faisait-il qu'il jurait comme un charretier ? D'habitude, il ne le faisait que quand il pensait tout haut, seul, ou qu'il était en colère contre tout le monde sauf Pia.

– Elle a disparu le soir du 14 juin 1985, le vendredi avant la Saint-Jean. On l'a retrouvée morte une semaine plus tard, la veille de la Saint-Jean, violée et étranglée. Le 21 juin 1985. L'assassin l'avait enterrée dans la forêt, aux alentours de Sigtuna. Emballée dans ces espèces d'horribles sacs en plastique noir.

– Un instant... l'interrompt Johansson. Quel jour sommes-nous ?

Tout à coup, Johansson eut l'impression que son esprit se vidait de tout contenu.

– Mercredi, répondit Ulrika Stenholm. On est mercredi.

– Faux, répliqua Johansson. Je veux dire la date. Quelle est la date d'aujourd'hui ? *Mais qu'est-ce qui se passe dans ma tête ?*

– Le 14 juin. Le mercredi 14 juin 2010.

– Ça fait combien de temps ? Je veux dire, qu'on l'a trouvée.

– Vingt-cinq ans et trois semaines, plus ou moins. Vingt-cinq ans et vingt-trois jours, si j'ai bien calculé.

– Dans ce cas, il y a prescription, déclara Johansson en haussant les épaules – bizarrement, son épaule droite fonctionna. Et je ne peux rien faire du tout. Le coupable pourrait se balader en sifflotant sous notre nez, nous n'aurions même pas le droit de lui parler de l'affaire.

– Cette règle a été modifiée, je veux dire le délai de prescription. L'assemblée a voté un amendement il y a quelques mois, non ? Il n'y a plus prescription pour les meurtres, je

croyais. Celui d'Olof Palme, par exemple. Il ne sera jamais prescrit.

– Écoutez, commença Johansson. *Quelle emmerdeuse !* Le délai de prescription pour les meurtres et certains autres crimes passibles de perpétuité sera aboli à partir du 1^{er} juillet de cette année. La décision a, certes, été votée par le Riksdag il y a quelques mois, mais la loi n'entre en vigueur que le 1^{er} juillet. Les meurtres prescrits avant le 1^{er} juillet ne sont donc pas concernés. Ils sont morts et enterrés. Pour de bon. Demandez à votre sœur procureure, si vous ne me croyez pas. *Pas très futée, cette Ulrika Stenholm.*

– Oui, mais alors, l'affaire Palme ?

– Comme Palme a été tué en février 1986, le crime ne sera pas prescrit au 1^{er} juillet de cette année. Il tombe donc sous le coup de l'amendement. Il ne sera jamais prescrit. Yasmine, la fillette dont vous parlez, a été tuée en juin 1985, le crime sera donc prescrit quand l'amendement entrera en vigueur. Vous voyez la différence ?

– Mais c'est affreux... Supposons qu'on trouve le meurtrier. Supposons que l'un de vos collègues trouve celui qui a tué Yasmine. Supposons que vous le trouviez aujourd'hui même... Vous seriez obligés de le relâcher ? Vous ne pourriez rien faire ?

– Que dalle. Absolument rien, répéta-t-il pour s'assurer que le message était bien passé, puisque le droit pénal ne semblait pas être le point fort de son interlocutrice.

– Mais c'est vraiment affreux ! répéta-t-elle. Malgré l'ADN et toutes les nouvelles techniques auxquelles vous avez accès maintenant ?

– Oui, une vraie saloperie, hein ? répliqua Johansson, qui se sentait soudain d'humeur radieuse.

– Horrible...

– Et vous savez ce qui est encore plus merdique ?

– Non.

Elle secoua sa tête blonde.

– Que je n’aie pas eu ce caillot dans la tête six mois plus tôt. J’aurais dû faire un effort. Ça nous aurait laissé le temps de résoudre l’affaire au calme, vous et moi. Avant la prescription, je veux dire. Ou que vous n’en ayez parlé à un de mes collègues à temps. Ou que votre père le pasteur ne l’ait fait. Ou que la personne qui a tué Yasmine n’ait eu l’amabilité de repousser de quelques semaines le meurtre de la pauvre petite.

– Je m’excuse, dit Ulrika Stenholm, l’air parfaitement sincère. Je ne devrais pas vous ennuyer...

– Ça n’a plus d’importance, maintenant. Votre informateur, cette femme qui a parlé à votre père, celle qui savait qui a tué Yasmine...

– Oui...

– Elle s’appelait comment ?

– Je ne sais pas, il ne me l’a pas dit. Il n’en avait pas le droit. Il était tenu au secret.

– Nom de Dieu ! s’exclama Johansson. *Mais qu’est-ce qu’elle raconte encore comme conneries ?* Quand a-t-elle fait part de cette histoire à votre père ? Je veux dire l’informatrice.

– D’après ce que j’ai compris, à peu près un an après la mort de Yasmine. De toute façon, ça ne peut pas avoir eu lieu après l’été 1989, puisque c’est le moment où mon père a pris sa retraite. J’ai eu l’impression qu’il s’agissait d’une paroissienne plutôt âgée. Et qu’elle lui avait fait cette confidence en étant gravement malade.

– Mais vous ne savez pas comment elle s’appelle ? Je veux dire la femme. Aucune idée ?

– Non, aucune idée.

– Comment pouvez-vous savoir qu’elle ne mentait pas, dans ce cas ? C’était peut-être une folle. Ou quelqu’un qui voulait se faire remarquer. C’est fréquent, vous savez.

– En tout cas, mon père l’a crue. Et c’était un homme d’expérience. Il en avait entendu des vertes et des pas mûres dans sa vie. Il n’était pas facile à berner.

– Il vous a dit le nom de l’assassin ?

- Non, pas à moi, en tout cas.
- Ce n'était pas le mari de la paroissienne, son fils, un parent à elle, un voisin, un collègue ? Quelqu'un qu'elle connaissait ? Pas d'allusions de ce genre ?
- Non, mais je suis assez sûre qu'elle le lui a confié. Je veux dire le nom de l'assassin.
- Et comment elle le savait ? Que c'était le coupable.
- Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que mon père l'a crue et que ça le tourmentait beaucoup à la fin de sa vie.
- Bon, d'accord, céda Johansson. Dites-moi dans quelles circonstances votre père vous a raconté cette histoire. *On reprend depuis le début. Enfin, depuis son début à elle.*

Åke Stenholm, ancien pasteur de la paroisse de Bromma, était mort du cancer à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, début décembre, l'année précédente. Durant ses derniers jours, sa fille n'avait presque jamais quitté son chevet. Sa femme, la mère d'Ulrika, était décédée dix ans plus tôt. Ajoutons que les rapports du pasteur avec sa fille aînée, Anna, n'étaient pas au beau fixe. Ils ne se parlaient plus depuis plusieurs années. En revanche, Ulrika était la personne dont il était le plus proche. Son enfant chérie.

Vers la fin, il dormait presque tout le temps. Des médicaments puissants apaisaient ses douleurs. Deux jours avant sa mort, cependant, il avait été en pleine possession de ses moyens pendant quelques heures. C'est alors qu'il s'était confié à Ulrika.

– Il m'a dit n'avoir pas pris ses médicaments exprès. Il ne voulait pas pédaler dans la choucroute. C'est ce qu'il m'a dit : « pédaler dans la choucroute ». Il voulait avoir les idées claires pour m'en parler.

– Ah. C'est tout ?

– Je comprends parfaitement que vous ne trouviez pas ces révélations déterminantes. Même si le crime n'avait pas été prescrit.

– Allons, ne dites pas de bêtises ! Je vais vous dire une chose, Ulrika. Si vous avez l'intention de résoudre une enquête criminelle, il faut faire avec les moyens du bord. Inutile de s'apitoyer sur la difficulté de la tâche, le manque d'éléments et ainsi de suite. Un policier digne de ce nom ne perd pas son temps en jérémiades. Faire avec ce qu'on a, et de bonne grâce, si possible.

– Oui, mais il n'y a pas grand-chose...

– Ne me contredisez pas, l'interrompt Johansson. Récapitulons. Quels sont les éléments que nous connaissons ? Allez, notez.

Le docteur acquiesça, crayon à la main.

– En décembre de l'année dernière, juste avant de mourir, votre père vous rapporte les propos d'une femme âgée de sa paroisse, propos qu'elle aurait tenus environ vingt ans plus tôt, quelques années après le meurtre de Yasmine, sous le sceau de la confession, alors qu'elle était elle-même sur son lit de mort. J'ai tout compris ? *Sous le sceau de la confession... Réfléchis un peu à ça.*

– Oui.

– Vous vous souvenez d'autre chose ?

– Non.

– Bien... Dans ce cas, on fait avec ce qu'on a. Vous êtes prévenue.

– Oui, c'est bon, j'ai compris. Quand je vous ai vu pour la première fois, une chose m'a frappée. Le lendemain de votre admission.

– Je vous écoute.

– Cette histoire n'a pas seulement tourmenté mon père. Moi aussi, elle me poursuit. Surtout ces derniers temps, avec tous ces articles de presse. Et tout à coup, vous voilà...

– Oui ?

– Mon père était profondément croyant.

– Plutôt pratique. Je veux dire étant donné sa profession.

– Moi aussi, je le suis sûrement un peu... Enfin, pas autant que lui, tout de même. Vous savez ce que mon père aurait dit ?

– Non, répondit Johansson. *Comment veut-elle que je le sache ?*

– Il disait toujours ça quand il se passait quelque chose d'étrange. Des coïncidences bizarres que personne ne pouvait expliquer... En bien ou en mal.

– Continuez.

– Les voies du Seigneur sont impénétrables.

– Excusez-moi, mais ce n'est pas du blasphème, ça ?

Eh voilà, elle était réapparue. Cette joie soudaine. Les maux de tête envolés.

– Comment ça ?

– Que le Seigneur vous envoie un ancien policier inconscient, qui fait une embolie cérébrale, pour vous aider à résoudre un meurtre vieux de vingt-cinq ans... Qui s'avère prescrit parce qu'il est arrivé deux semaines trop tôt pour être concerné par un amendement de la loi sur la prescription...

D'ailleurs, c'est bien la seule chose positive dans toute cette histoire, se dit Johansson.

Le docteur et maître de conférences en neurologie Ulrika Stenholm, âgée de quarante-quatre ans alors qu'elle n'en faisait que quarante, ne bougeait plus la tête.

– Les voies du Seigneur sont impénétrables, répéta-t-elle.

– Le problème, c'est que je ne vois plus derrière les coins, reprit Johansson. J'y vois à peine assez pour me déplacer, pour tout vous dire. J'ai la mémoire qui flanche. L'autre jour, j'ai mis une heure à me rappeler le nom de ma belle-fille. Je passe de la colère à la tristesse ou à la joie en l'espace d'une seconde sans comprendre pourquoi. Je dis des choses bizarres et je jure comme un charretier. Ce crime dont vous me parlez, le meurtre de la petite Yasmine, je ne m'en souviens même pas. Honnêtement, l'affaire ne me dit absolument rien.